



HAL
open science

La Mujamhara de Khidâsh b. Zuhayr. Introduction, traduction et notes

Pierre Larcher

► **To cite this version:**

Pierre Larcher. La Mujamhara de Khidâsh b. Zuhayr. Introduction, traduction et notes. Bulletin d'Etudes Orientales, 2006, Tome LVI, années 2004-2005, pp.137-150. halshs-00131996

HAL Id: halshs-00131996

<https://shs.hal.science/halshs-00131996>

Submitted on 3 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INSTITUT FRANÇAIS DU PROCHE-ORIENT

BULLETIN
D'ÉTUDES ORIENTALES

TOME LVI

ANNÉES 2004 - 2005

LA *MUĞAMHARA* DE ḤIDĀŠ B. ZUHAYR :
INTRODUCTION, TRADUCTION ET NOTES

Pierre LARCHER

Université de Provence et IREMAM

*Revue publiée avec le concours
de la Direction Générale de la Coopération Internationale et du Développement
du ministère des Affaires étrangères*

DAMAS
2006

LA MUĠAMHARA DE ḤIDĀŠ B. ZUHAYR : INTRODUCTION, TRADUCTION ET NOTES

Pierre LARCHER

Université de Provence et IREMAM

INTRODUCTION

La Ġamhara

La *Ġamharat 'aš'ār al-'Arab fi-l-ġāhiliyya wa-l-'islām*, comme son titre l'indique, est une anthologie de la poésie arabe archaïque. On l'attribue à un certain Abū Zayd al-Qurašī, dont on ne sait rien. On la date de la fin du III^e/IX^e siècle, mais elle pourrait bien être postérieure de plus d'un siècle. En tout cas, elle n'est pas postérieure à la première moitié du V^e/XI^e siècle, époque où Ibn Rašīq (m. 456/1063-4) la cite dans sa *'Umda* (I, 96).

Cette anthologie est remarquable à plusieurs titres, et d'abord par son architecture : elle se présente comme un ensemble de sept fois sept poèmes, soit quarante-neuf, soulignant ainsi, par deux fois, le caractère de « nombre parfait » de sept.

Ensuite par son importance pour l'histoire même d'une autre anthologie, la plus célèbre de toutes, les *Mu'allaqāt*. C'est le titre que donne la *Ġamhara* au premier septuplet. L'authenticité du titre paraît garantie par ceux des six autres septuplets : *al-muġamharāt*, *al-muntaqayāt*, *al-muḍahhabāt*, *al-marāṭī*, *al-mašūbāt*, *al-mulḥamāt*. Tous appartiennent à un même paradigme formel, celui des participes passifs au féminin pluriel, sauf un : *al-marāṭī*. Mais ce dernier est lui-même le pluriel de *marṭiya*, *maṣdar mīmī* d'un verbe et, à ce titre, comme les participes, une forme à préfixe *m-*. Mais les *Mu'allaqāt* sont appelées, dans le texte même de la *Ġamhara*, *al-Sumūt*, ce qui suggère que pour la *Ġamhara* *Mu'allaqāt* et *Sumūt* sont synonymes et tire l'interprétation du premier terme dans le sens de « Pendentifs », non de « Suspendues ». Mais le plus important est que sous le nom de *Mu'allaqāt/Sumūt*, la *Ġamhara* offre en fait une version différente de la version ordinaire des Sept poèmes : si l'on y retrouve les poèmes de Imru' al-Qays, Zuhayr, Labīd, 'Amr b. Kulṭūm et Ṭarafa, on y trouve, à la place de ceux de 'Antara et d'al-Hāriṭ b. Ḥilliza, deux poèmes d'al-Nābiġa al-Ḍubyanī et al-A'sā Maymūn. C'est ce fait qui conduit Blachère (1952 : 147), qui n'a pas eu entre les mains le *Šarḥ al-qaṣā'id al-tis' al-mašhūrāt* (« Commentaire des Neuf célèbres poèmes ») d'Ibn al-Naḥḥās (m. 338/950), alors non publié, à supposer « qu'à une

époque difficile à préciser – peut-être au temps même d’Ibn al-Naḥḥās –, on fond ensemble la recension de la *Ġamhara* et celle d’Ibn al-Naḥḥās. On part de cette dernière et l’on ajoute, comme 8^e et 9^e *Mu‘allaqa*, les odes d’al-Nābiġa et d’al-A‘šā, qui sont les 3^e et 4^e de la *Ġamhara*¹ ». En fait les 8^e et 9^e *qaṣīda*-s (et non *Mu‘allaqa*) qu’Ibn al-Naḥḥās ajoute aux Sept, tout en étant des mêmes poètes, ne sont pas les mêmes poèmes que les 3^e et 4^e *Mu‘allaqāt/Sumūṭ* de la *Ġamhara*². Ce qui amène à la conclusion que, sous le surnom explicite ou implicite de *Mu‘allaqāt*, circulaient en fait plusieurs versions des Sept poèmes : ce n’est pas le nombre qui varie mais en fait l’identité des poètes et, parfois, pour un même poète, de son poème.

Enfin et surtout par sa visée. La *Ġamhara* se propose de (ré)concilier islam et poésie. Une telle (ré)conciliation ne va pas de soi³. Chacun connaît la lourde charge coranique contre les poètes, qui a donné son nom à la sourate où elle figure (Coran 16, 224-228). La biographie de Mahomet (*Sīra*) et d’autres sources musulmanes rapportent l’assassinat de plusieurs d’entre eux à Médine, puis à La Mecque⁴. À contrario, l’auteur de la *Ġamhara* cite des traditions de Mahomet et de ses Compagnons faisant état de leur attitude positive à l’égard de la poésie et des poètes (p. 34-42). Mais le plus intéressant, pour le linguiste, ce sont les deux premiers alinéas de la préface (p. 11-30), où l’auteur proclame l’unité linguistique et stylistique de la poésie et du Coran. S’agissant de la langue, là encore, une telle unité, non seulement n’est pas incontestable, mais encore était contestée dans les premiers siècles de l’ère musulmane : je renvoie par exemple au texte attribué à al-Farrā’ (m. 207/822) et jadis exhumé par Paul Kahle (1959[1947] : 345-346)⁵. Quant au style, la méthode suivie par l’auteur de la *Ġamhara* devait déplaire aux milieux orthodoxes, comme elle leur déplairait aujourd’hui encore : pour montrer (p. 12) qu’« il y a dans le Coran la même chose que dans le parler des Arabes en matière d’écart dans l’expression et de sens figuré » (*wa-fi l-Qur‘ān miṭl mā fi*

1. En note (p. 147, n. 1), Blachère indique cependant que « Tabrīzī, *Šarḥ al-Mu‘allaqāt*, 1, déclare que cette addition est due à I. Naḥḥās lui-même », ce qui est exact, cf. TIBRIZI (m. 502/1109), *Šarḥ al-qaṣā‘id al-‘ašr* (« Commentaire des dix poèmes »), p. 45. Tibrīzī le désignant par sa *kunya* (Abū Ġa‘far), son nom et sa généalogie (Aḥmad b. Muḥammad b. Ismā‘il, et sa qualité (al-Naḥwī « le grammairien »), CHAL (1983 : 112) reprend en entier cette désignation, sans l’identifier à (Ibn al)-Naḥḥās qu’elle cite pourtant avant et après... Quant à l’article « Mu‘allaqāt » de *EF*, il attribue à Zawzanī (m. 486/1093) ce qui doit être attribué à Ibn al-Naḥḥās et vice-versa. Le commentaire de Zawzanī (p. 69) se présente explicitement comme un commentaire des Sept poèmes.

2. En note (p. 146, n. 6), Blachère, pour la raison susdite, donne comme poème d’al-Nābiġa chez Ibn al-Naḥḥās le poème en *-arī* (*‘ūġū fa-ḥayyū* « Un détour pour saluer »), qui est en fait le poème donné par la *Ġamhara*. Chez Ibn al-Naḥḥās, comme chez Tibrīzī, le poème d’al-Nābiġa est le célèbre poème en *-adī Yā dāra Mayyata* (« Demeure de Mayya... »). De même, si les deux poèmes d’al-A‘šā sont en *lām*, il s’agit du célèbre *Waddī ‘Hurayrata* chez Ibn al-Naḥḥās et Tibrīzī, mais du moins connu *Mā bukā‘u* (« Que sont les pleurs... ») dans la *Ġamhara*.

3. Pour une vue d’ensemble récente sur la question, cf. GILLIOT (2001).

4. Pour le détail, cf., en particulier, GAUDEFROY-DEMOMBYNES (1969[1957]).

5. Texte repris par Ibn Fāris (m. 395/1004) dans *Šāḥibī* (p. 52-53) mais sous une forme édulcorée : il transforme en un groupe unanime les deux groupes mis en scène par al-Farrā’, celui des lecteurs du Coran et des traditionnistes d’une part, celui des spécialistes de la poésie et des *‘Ayyām al-‘Arab* d’autre part, qui s’opposent sur la *luġa al-fuṣḥā*. Pour les premiers, c’est la langue du Coran, pour les seconds, celle de la poésie bédouine. Pour sa part, al-Farrā’, de manière tout à la fois astucieuse et malicieuse, tente d’unifier les deux, mouvement dont participe la *Ġamhara*. Pour une analyse et un commentaire des deux textes, cf. LARCHER 2004b.

kalām al-‘Arab min al-laḥẓ al-muḥtalif wa-mağāz al-ma‘ānī), il cite d’abord un vers de poésie avant de citer un verset coranique...

Les Muğamharāt

Si l’on s’intéresse à l’histoire des *Mu‘allaqāt*, on s’intéressera nécessairement à la *Ğamhara*, non seulement à son premier septuplet, explicitement intitulé *al-Mu‘allaqāt*, mais encore à son second intitulé *al-Muğamharāt*. Les deux premiers poèmes du second septuplet sont en effet deux poèmes par ailleurs bien connus. Le premier n’est autre que le poème de ‘Antara *hal ġādara l-šu‘arā’ min mutaraddamī* (<in) « Les poètes ont-ils laissé pièce à poser ? » qui fait partie de la version ordinaire des Sept poèmes. C’est ce fait qui conduit certaines éditions imprimées de la *Ğamhara* à proposer... huit *Mu‘allaqāt*, suivies de six *Muğamharāt*. Ce découpage, contraire à l’architecture même de la *Ğamhara*, comme à ce qui est dit dans la préface (p. 97-98) et dans des sources indépendantes (*‘Umda*, I, 96), a pu tromper, jusqu’à date récente, d’aucuns. C’est ainsi que la prestigieuse *Cambridge History of Arabic Literature* (1983 : 112), se fondant sur l’édition de Būlāq (1308/1890-91), écrit encore : «the *Jamharat* adopts an ambiguous stance, since its first section omits the poem of al-Ĥarīṭ but includes all eight of the others mentioned. Naḥḥās commented on all nine ⁶ »... Le second poème est celui de ‘Abīd (ou ‘Ubayd) b. al-Abraṣ. C’est ce poème que Tibrīzī ajoute aux Neuf de Ibn al-Naḥḥās, constituant ainsi un « Commentaire des Dix poèmes ». Ibn Qutayba (m. fin III^e/IX^e siècle), dans son *Kitāb al-ši‘r wal-šu‘arā’* (« Livre de la poésie et des poètes »), le considérait comme un des Sept (p. 48), confirmant ainsi la variabilité de ce recueil.

Ĥidāš b. Zuhayr

Les auteurs des cinq dernières *Muğamharāt* sont respectivement ‘Adī b. Zayd, Bišr b. Abī Ĥāzim, ‘Umayya b. Abī l-Şalt, Ĥidāš b. Zuhayr et al-Namir b. Tawlab. Notre attention a été attirée sur l’auteur de la 6^e par le plus pur hasard : c’est le seul auquel Blachère, dans son *Histoire de la littérature arabe*, ne consacre pas de notice ! Ĥidāš b. Zuhayr n’est pourtant inconnu ni des sources orientales ni orientalistes. Ibn Qutayba lui consacre une notice dans son ouvrage déjà cité (p. 151) ; il a droit à un article dans *EP*. Une recherche sur le web a même donné un résultat : une citation dans le *Kitāb al-‘aşnām* (« Livre des Idoles ») d’Ibn al-Kalbī (m. 206/821-22) ⁷. L’article de *EP* signalait une reconstitution du *dīwān* de Ĥidāš en cours à Bagdad. Nous ignorons si celle-ci a jamais vu le jour. Weipert (2002), qui, pour la philologie et la poésie, se révèle un complément indispensable de *Geschichte der arabischen Literatur* de Brockelmann et de *Geschichte des arabischen Schrifttums* de Sezgin, ne donne pas moins de trois éditions de la poésie de Ĥidāš, l’une séparée, les deux autres comprises dans celle de son groupe tribal, les Banū ‘Āmir.

6. CHAL commet ainsi une double erreur...

7. <http://www.geocities.com/mabcosmic/articles/boi.html>. Il s’agit de la traduction en anglais de Nabih Amin Faris (1952).

Le poème

Le poème, ensuite, a retenu notre attention par sa brièveté, sa structure et son obscurité, que n'éclairent ni le commentaire indigent de la *Ĝamhara*, ni même les notes additionnelles de l'éditeur.

Ce poème de 24 vers a une structure non pas tripartite, mais simplement bipartite. On ne s'en étonnera pas : la statistique donnée à propos d'une autre grande anthologie de la poésie archaïque, les *Mufaḍḍaliyyāt*, dans l'article que lui consacre *EP*, montre une prédominance de celle-ci sur celle-là.

Les 7 premiers vers constituent un *nasīb* : déploration sur un campement abandonné (v. 1-2) auquel est associé le souvenir d'une femme (v. 3) aussi brièvement que sensuellement décrite (v. 4). C'est peut-être sa désignation par le teknonyme (*kunya*) Umm Rāfi' (« Mère de Rāfi' ») qui explique la comparaison avec une gazelle ayant un petit (v. 5 *ka-muġzila*), lui-même brièvement décrit dans le même vers. Mais une catachrèse, au v. 7, suggère la superposition de la femme et de la gazelle et, par suite, une interprétation métaphorique de tout le passage. On y trouve le terme, qui a fait couler beaucoup d'encre, de *hiġāb*. Étymologiquement, *hiġāb*, ce n'est rien d'autre que ce qui cache, masque, voile..., mais il se dit spécialement de ce qui dérobe la femme au regard des hommes. Dans le contexte du vers, la *Ĝamhara* l'interprète comme la cache, le gîte (*kinās*) de la gazelle. Mais compte tenu de la connotation spécifiquement féminine du terme, tout le passage peut s'interpréter comme une allusion à une aventure amoureuse, où la femme, tiraillée entre appel de la chair (v. 6) et devoir de la mère, se défend finalement des « ardeurs » (le soleil) d'un homme trop entreprenant (v. 7) : on peut évidemment m'objecter que soleil en arabe est de genre féminin et associé, dans le panthéon préislamique, a des divinités féminines...

Du vers 8 à la fin s'étend l'objet principal (*ġaraḍ*) du poème. La *Ĝamhara* ne cite pas de *ḥabar* pour l'éclairer. L'éditeur de la *Ĝamhara* se contente d'indiquer en note (p. 413) que « Ḥidāš a dit ce poème à propos de la journée de *Šuwāḥit*, qui est une journée des Banū Muḥārib b. Ḥaṣafa contre les Banū 'Āmir b. Ša'ša'a » (*qāla Ḥidāš ḥāḍihi al-qašida fi yawm Šuwāḥit' wa-huwa yawm li-Banī Muḥārib b. Ḥaṣafa 'alā Banī 'Āmir b. Ša'ša'a*). Le nom de la journée apparaît au v. 22. Cette partie s'ouvre par une adresse à un cavalier quelconque (*fa-yā rākiban* : « cavalier, qui que tu sois... »), chargé de porter un message aux 'Uqayl et aux Abū Bakr. Il s'agit non d'individus, mais de tribus, comme le suggère l'accord au féminin singulier, marque de pluriel, du v. 8 *'idā lāqaytahā* (« si tu les rencontres ») et dont la *Ĝamhara* (p. 415) donne la généalogie : 'Uqayl b. Ka'b b. Rabī'a b. 'Āmir b. Ša'ša'a et Abū Bakr b. Kilāb b. Rabī'a, ce qui les désigne comme deux groupes « frères » entre eux, et avec le groupe de Ḥidāš (b. Zuhayr b. Rabī'a b. 'Amr b. 'Āmir)⁸, comme descendants d'un même ancêtre (ici Rabī'a). Ce que confirme le v. 24, qui referme le message ouvert au vers 9 et où « nos deux frères, par notre père et notre mère » (*fa-yā 'aḥawaynī min 'abīnā wa-'umminā*) sont, selon une note de l'éditeur de la *Ĝamhara* (p. 418), 'Uqayl et Abū Bakr. Il s'agit même de

8. Selon le début de la généalogie donnée par la *Ĝamhara* (p. 413), qui la remonte jusqu'à 'Adnān.

frères non seulement consanguins (« par notre père »), mais encore utérins (« et par notre mère »). Ce type de fraternité est le corrélat de la polygamie (en fait : polygynie). On sait le rôle qu'il continue de jouer dans certains points du monde arabe. Il est intéressant de noter que c'est à cet endroit, où apparaît également le nom de Ġasr, que l'éditeur de la *Ġamhara* cite la notice des *Ṭabaqāt fuḥūl al-šū'arā'* de Ibn Sallām al-Ġumaḥī (m. 232/846) :

« c'est qu'eux deux, après la journée de Šuwāḥit, voulurent se retourner contre les alliés des Banū 'Amr b. 'Āmir b. Rabī'a b. 'Āmir b. Ša'sa'a, clan de Ĥidāš. Ces alliés sont les Banū Ġasr, des Banū Muḥārib b. Ḥašafa. Ceux-ci s'étaient rebellés contre tous les autres Banū Muḥārib b. Ḥašafa et alliés au clan de Ĥidāš. Ĥidāš les en empêcha et mit en garde les Banū 'Uqayl et les Banū Abī Bakr b. Kilāb contre les conséquences fâcheuses de leur acte et qu'il agirait avec eux comme l'avait fait son grand-père, préférant la foi jurée et la mort à la trahison et une opprobre durable : il les combattait s'ils agissaient ainsi et attaquaient ses alliés. »

(Ḍalika 'annahumā ba'da yawm Šuwāḥit 'arādā 'an yamilā 'ilā Bakr b. Kilāb b. Rabī'a b. 'Āmir b. Ša'sa'a raḥt Ĥidāš wa-hā'ulā' al-ḥulafā' hum Banū Ġasr min Banī Muḥārib b. Ḥašafa wa-kānū qad ḥaraḡū 'alā sār Banī Muḥārib b. Ḥašafa wa-ḥālafū raḥt Ĥidāš fa-mana'ahum wa-ḥaḍḍara Banī 'Uqayl wa-Banī Abī Bakr b. Kilāb 'āqibat fi'lihīm wa-'annahū fā'il bihim mā fa'ala ḡadduhu min iḥtiyār al-wafā' wa-l-mawt 'alā al-ḡadr wa-l-maḍamma al-bāqiya fa-huwa muqātiluhum 'in fa'alū wa-'adaw 'alā ḥulafā'ihī.)

Que l'éditeur de la *Ġamhara* attende le dernier vers du poème pour citer cette notice constitue pour nous un aveu : ce n'est pas le poème qui illustre une histoire qui serait connue indépendamment de lui, c'est plutôt le *ḥabar* qui réunit en un récit cohérent les quelques éléments narratifs épars du poème. Si l'on collationne le *ḥabar* et le poème, on n'a aucun mal à mettre certains énoncés du premier en relation directe avec des vers du second (outre 24, surtout 18). Rétroprojeté sur le poème, il permet néanmoins au lecteur d'aujourd'hui de comprendre à son tour l'objet du poème, tel qu'il a été traditionnellement compris. Il s'agit d'une querelle, mettant en jeu trois branches étroitement apparentées d'une même tribu. Deux de ces branches, nommées 'Abū Bakr et 'Uqayl et interpellées comme « vous » ou « vous deux » dans le poème, veulent s'en prendre à un clan d'une autre tribu, appelé Ġasr dans le poème, mais qui se trouve être l'allié de la troisième branche, celle de Ĥidāš (« nous » dans le poème) : c'est donc l'histoire d'un conflit entre deux types de solidarité, l'une fondée sur la parenté par le sang, l'autre fondée sur une alliance. De son côté, l'édition Ġubūrī, au v. 20, donne le *ḥabar* cité, d'après Abū 'Ubayda (m. au plus tard en 211/827), par le *Mu'ḡam mā sta'ḡam* d'al-Bakrī (m. 487/1094), qui ajoute quelques précisions supplémentaires :

« Un parti de Banū 'Āmir avait fait un raid sur les chameaux des Banū Muḥārib b. Ša'sa'a b. Ḥašafa à Šuwāḥit et les avait emmenés. Mais ils furent rattrapés et les Banū Muḥārib tuèrent sept hommes des Banū Kilāb et reprirent les chameaux. Lorsque les hommes défaits revinrent, les Banū Kilāb se jetèrent sur les Ġasr, qui font partie des Muḥārib. Mais ceux-ci étaient entrés en guerre contre leurs frères, les ayant laissés pour s'allier aux Banū 'Āmir jusqu'à ce jour. "Nous les tuons, dirent-ils, comme ceux qu'ont tués les Muḥārib." Mais Ĥidāš b. Zuhayr s'interposa : "Ne pouvez-vous

donc rien contre ceux qui vous ont atteints et allez-vous tuer ceux qui sont leurs plus grands ennemis ?” Et c’est à ce propos qu’il a dit *’ukallafu qatlā... »*

(*’Aġārat sariyya min Banī ’Āmir ’alā ’ibil li-Banī Muḥārib b. Ṣa’ša’a b. Ḥaṣafa bi-Šuwāḥit wa-ḡahabū biḥā fa-’adrakahum al-ṭalab wa-qatalat Muḥārib min Banī Kilāb sab’at nafr wa-rtaddū al-’ibil fa-lammā raġa’ū al-maflūlūn waṭabat Banū Kilāb ’alā Ġasr wa-hum min Muḥārib wa-kānū ḥārabū ’iḥwatahum fa-ḥaraġū ’anhum wa-ḥālafat Banī ’Āmir ’ilā l-yawm fa-qālū naqtuluhum bi-qatl man qatalat Muḥārib fa-qāma Ḥidāš b. Zuhayr dūnahum wa-qāla ’a-ta’ġazūna ’amman ’aṣābakum wa-taqtulāna a’dā al-nās lahum wa-qāla fī ḡālika ’ukallafu qatlā...).*

La « journée de Šuwāḥit » n’est donc rien d’autre qu’un raid qui a mal tourné. Il y a eu mort d’homme, ce qui enclenche le cycle infernal de la vendetta (*ta’r*), dont Ḥidāš, à sa manière, cherche à contrarier le cours. L’interprétation du poème est ainsi, globalement, cadrée et encadrée par les deux récits de Abū ’Ubayda et Ibn Sallām al-Ġumahī. Il n’en subsiste pas moins, dans le détail, un grand nombre de « trous » : espaces de liberté où peut s’exercer l’imagination, à tout le moins la sagacité de l’interprète moderne. Nous confions aux notes, qui suivent la traduction, le soin de rendre compte au lecteur intéressé de la manière dont nous les avons comblés. Bien que nous suivions ici, à la lettre, le texte donné par la *Ġamhara* (p. 413-418), nous l’avons cependant collationné aux autres éditions du texte à notre disposition : les notes rendent également compte de cette collation.

Un mot enfin de notre traduction. Nous reprenons les principes éprouvés dans nos précédentes traductions (Larcher, 2000 et 2004a), exposés en détail dans les introductions à ces ouvrages et que nous rappelons brièvement ici : à chaque vers arabe correspond en français un distique d’alexandrins « libérés » (la libération portant soit sur les coupes, soit sur la faculté ou non de compter le e muet). À notre connaissance, ce poème n’a jamais été traduit, ni en français, ni dans une autre langue. Nous ne saurions clore cette trop longue introduction sans remercier notre collègue Reinhard Weipert (Université de Munich) dont le concours documentaire nous a permis de mener à terme cette traduction.

Mètre *ṭawīl*. Rime (CVC)-*rī*.

TRADUCTION ⁹

1. De vestiges, est-il trace, à Toudih, telle ligne,
Et à Mashin, de Sha’r et la colline de Jafr
2. Aux Palmes et aux Deux Pentes, alentour Souwêqa,
Qui fût humaine, sur ces sols pelés, poussiéreux ?
3. Vides, ces lieux où parfois pacageait Oumm Râfi’,
Ravinés par les eaux, entre roche et bas-fond !

9. Nous ne suivons pas, dans la traduction, le système académique de transcription de l’arabe classique.

- 4 La voici, vive, charnue, le poli d'un miroir,
Ce qu'on voit de la gorge et par la fente, lisse ;
- 5 Mère d'un faon, qui croît, qu'à Hawmal elle suit,
Râlant faiblement, ni tout petit, ni très grand ;
- 6 Attirée depuis les Nânât et leurs hauteurs
Par les ravines de Jaww, de Nawâsif, de Khatr :
- 7 Quand le soleil n'est plus qu'à un pas de son gîte,
Arâk et jujubier, de leurs pointes, l'en protègent...
- 8 Cavalier, si jamais tu surviens, mande donc
À 'Uqayl, si tu les rencontres, et Abou Bakr :
- 9 « Vous êtes les meilleurs d'entre tous vos guerriers,
Bien qu'un propos, dans les conseils, semble incongru !
- 10 Laissez un étranger que nous laisserons tel
Pour vous, bien au large entre Yamâma et Qahr !
- 11 Expérience auriez-vous de nos alliés ou science,
Venue de gens dormeurs, non voyageurs nocturnes ?
- 12 Par le sanctuaire ! menteurs vous fûtes, jusqu'à presser
Les trayons d'une guerre, ni tendres, ni lactifères !
- 13 Nous montons des chevaux, nulle douceur en eux,
Nous résistons aux lances des gros hommes rougeauds !
- 14 Ce n'est pas nous qui arrêtons nos lances courbes
Ni nous qui délaissions l'enseigne des marchands !
- 15 Nous sommes d'un peuple et généreux et puissant,
Aux chevaux, joints à leurs cavaliers, très rapides :
- 16 Quand les chevaux à leur galop parviennent, pour eux
Nous avons pris la peau de serpents et de fauves...
- 17 Par ma vie ! Vilénie que d'avoir dit, vous deux :
"A nous force et allié !" : bon marché de ma gloire !
- 18 J'ai père 'Amr ben 'Âmer, cavalier de Dahyâ',
Jamais indigne, fidèle, bien plutôt que perfide !

- 19 Je serai misérable entre tous si je paye
Pour les morts —Khouzeima et Khodor— d'Aqîba !
- 20 On m'impute les morts d'un clan qui n'est pas mien,
Je ne leur suis pas lié, ni leur allié le mien !
- 21 Ils disent : "Laisse un allié qui ne te sert de rien !
Délaisse tout le mal qu'apporta Boujeila !"
- 22 On m'impute les morts du Fourré —fourré de
Shouahit : pas de quoi y poser ma marmite ! —
- 23 Et ceux traînés par les cavaliers de Nâshib
À Azmoun, au bout de lances, de Rodeina, fauves !
- 24 Ô nos deux frères, par notre père et notre mère,
Arrière, arrière toute ! On ne va pas à Jasr ! »

Notes

v.1-2. Tous les toponymes ne sont pas référencés par les dictionnaires géographiques. Pour ceux qui le sont, ils plantent le décor en situant l'action au Ḥiġāz, entre la Mecque et Médine, et sur son versant oriental, en direction du Nedj et de la Yamāma.

v. 2. L'interprétation du second hémistiche n'est pas assurée. Notre interprétation se fonde sur le seul élément objectif du commentaire de la *Ġamhara*, qui paraphrase le ductus *ʿfr* par *al-ġabar ka-l-turāb* (« poussière pareille à la terre »). Elle lit donc *ʿafr* (« poussière ») et non *ʿufr*, pluriel de *ʿaʿfar* « couleur de poussière ». Par suite, *ʿafr* étant coordonné à un autre nom, dans le champ de la préposition *fi*, il nous paraît préférable de lire *ʿud(u)m*, pluriel de *ʿadīm* (« peau, écorce terrestre »), plutôt que *ʿudm*, pluriel de *ʿādam* « couleur de terre » et de comprendre « sur ces sols desséchés et dans la poussière ». L'autre interprétation voit dans *ʿudm* et *ʿufr* des qualifications (*ṣifāt*) d'objets implicites, respectivement des gazelles et des ibex, et comprend « parmi des gazelles, couleur de terre, pour eau la rosée seule, et des ibex couleur de poussière ». La seconde interprétation repose sur l'opposition homme (contenu dans le verbe *taʿannasna*) vs bêtes sauvages. La première répond à la question (rhétorique) posée par les vers 1-2 : il n'y a pas de signes « lisibles ».

v. 5. « Râler », qui désigne le cri de certains animaux (on orthographie aussi en ce sens « raller »), rend ici *buġām* (cri des antilopes).

v. 7. L'*arāk*, simplement transcrit, est, comme le jujubier (*sidr*), un arbre à épines.

v. 7-8. Entre 7 et 8, c'est-à-dire la fin du *nasīb* et le début du *ġaraḍ*, l'édition Yaʿqūb intercale 6 vers.

v. 8. L'éd. Ġubūrī interprète *ʿaraḍa* géographiquement comme un dérivé de *ʿarūd* et

de sens « arriver au *'arūd* » (« La Mecque et Médine et le territoire qui les entourent »). Ce sont cependant les verbes IV *'af'ala* qui, en principe, sont dérivés, avec ce sens, de toponymes.

v. 9. Le premier hémistiche est sûrement une *captatio benevolentiae*, d'autant plus nécessaire que la suite est plus rude. Ġubūrī interprète le second hémistiche comme « (bien) que l'éloge d'un homme présent en est comme un blâme » (*'anna madh al-insān wa-huwa ḥāḍir ka-'annahu ḍamm lahu*). Autrement dit, le *qawlan* (« dire ») du second hémistiche référerait à l'éloge que constitue le premier et ce second hémistiche désignerait le premier comme une antiphrase. Il me semble plutôt que *qawlan* réfère au propos rapporté au vers 17, échangé par les deux tribus interpellées par Ħidāš, dans leurs conseils (*mağālis*), et en son absence, et qui pour lui constituent une « incongruité » (*huġr*).

v. 10. Nous suivons la leçon de la *Ġamhara sa-natruku*, non celle donnée en note par l'éditeur et retenue par les autres (*sa-nanzilu/ ?nanzilu*), qui fait plus difficilement sens. La variante *ġānibī* (avec pronom affixe de 1^{ère} personne), au lieu de *ġāniban*, suggère que le locuteur vise bien ici ses alliés. *Ġānib* désigne littéralement « celui qui s'installe à côté de quelqu'un ». Cette relation de « latéralité », tout en paraissant étymologiquement symétrique, cache en fait une totale dissymétrie entre les deux parties : être « à côté », c'est être ni « de », ni « dans » la tribu, mais dans un statut de protégé, impliquant aide en échange de la protection. Il en va de même d'autres relations, comme *walā'* « contiguïté » et *ġawār* « voisinage », où, des deux parties, l'un est le patron ou le voisin protecteur, l'autre le client ou le voisin protégé. C'est parce que cette « latéralité » est en fait marque d'« extériorité » que *ġānib* (et aujourd'hui encore une de ses variantes *'aġnabī*) désigne un étranger (cf. Larcher, 2002). Al-Qahr désigne la partie basse du Ħiġāz, limitrophe du Nedj, à partir de Ṭā'if. L'édition Jubūrī ajoute, sous le numéro 10bis, un vers trouvé dans des citations de ce poème par d'autres ouvrages, mais qui n'est cité par aucun autre éditeur.

v. 11. litt. « C'est comme si vous aviez éprouvé ou connaissiez / nos alliés de gens qui dorment et ne voyagent pas la nuit ». La lecture *ḥabartum* que nous suivons ici, comme la lecture *ḥubbirtum* (« vous aviez été informés sur eux ») préférée par certains éditeurs, sont toutes les deux compatibles avec le mètre. Le complément en *min*, comme source de la connaissance, peut faire pencher la balance en faveur de la seconde lecture. L'opérateur de disjonction *'aw* la fait pencher selon nous en faveur de la première. Nous comprenons ainsi : « Vous voulez vous en prendre à nos alliés, que vous méprisez (cf. v. 21) parce qu'en fait vous ne les avez pas éprouvés ou que vous tenez vos renseignements sur eux de gens mal informés. » Le voyage nocturne permet de se déplacer en échappant aux ardeurs du jour. « Dormeurs, non voyageurs nocturnes » vise donc des gens qui ne se déplacent pas (ou se déplacent peu) et sont par suite une piètre source d'informations.

v. 12. L'accusation de mensonge (*kaḍabtum*) est solennelle, puisqu'appuyée par un serment (*wa-bayti llāhi*). Il s'agit, sauf erreur, d'un mensonge par omission, Abū Bakr et 'Uqayl n'ayant pas fait part à Ħidāš de leurs intentions, avec les conséquences fâcheuses qui s'ensuivirent (*hattā*). « Presser les trayons d'une guerre » est une métaphore pour « la déclencher ». Une fois n'est pas coutume, la métaphore reste intelligi-

ble pour le lecteur d'aujourd'hui. Elle est fondée sur l'analogie : la guerre fait couler le sang, comme la mamelle le lait, la fin du vers disant la différence.

v. 13-16. Ces quatre vers constituent un éloge, par Ḥidāš, de son groupe tribal. Très viril et guerrier, il constitue une menace, mais, survenant juste après l'accusation lancée contre les deux clans d'avoir déclenché la guerre, il vise à prévenir celle de lâcheté que ceux-ci pourraient lui faire.

v. 13. Nous suivons la leçon de la *Ġamhara*, également retenue par les autres éditeurs : *na 'šī al-rimāḥa bi-l-ḡayāṭirati l-ḥumri*. On peut se demander qui sont ces derniers : corpulence et teint clair les désignent soit comme des non-Arabes, soit comme des Arabes de moindre « arabité », le vrai bédouin se faisant gloire de sa maigreur et de son teint foncé.

v. 14. Les deux hémistiches, parallèles, de ce vers confirment l'interprétation que nous faisons des vers 13-16. Ils se présentent comme deux négations modales (*lasnā bi-*), ayant dans leur champ deux formes intensives de participes actifs (*waqqāf, ṣaddāf*). Nous le comprenons ainsi : « Bref, nous ne sommes ni des mauviettes, ni de petites natures, ni des pacifistes, ni des buveurs d'eau ! » *Tag̃r* désigne les marchands ambulants de vin, qui se signalaient par une enseigne, ce qui tire le *ḡāya* du vers (litt. « but ») vers *rāya* (« drapeau ») : les deux mots paronymes se sont très tôt confondus.

v. 16. Ce vers présente plusieurs difficultés. Tout d'abord, la *Ġamhara* préfère en début de vers la variante *kunnā* à la variante *naḥnu* (« nous »). Or, quand le verbe opérateur *kāna* a dans son champ un système éventuel, il conserve l'aspect habituel, en le transférant dans le passé, ce qui, dans le contexte, est inadéquat, comme le suggère l'existence même de l'autre variante. Nous l'avons interprété comme marquant un résultatif (« nous avons pris »), par rapport au moment (*'idā*) où « les chevaux leur galop atteignent ». Cette traduction vise à rappeler que *raḡḡuhā* est en fait le sujet du verbe *'adraka*, employé intransitivement et de sens « atteindre (son maximum) », et *'adraka raḡḡuhā* le propos du thème *al-ḥayl* (litt. « Les chevaux, leur galop atteint (son maximum) »). « Peau de serpents et de fauves » est paraphrasée par la *Ġamhara* par *durū* (« cuirasse »), ce qui, en français, ne fait sens qu'étymologiquement (cuir). On connaît des pièces de harnachement et d'armement en peau (notamment des boucliers). Bien que *labisa* soit le verbe employé pour revêtir une cuirasse (qui peut être désignée par un dérivé de ce verbe, *labūs*), il semble difficile d'interpréter le vers concrètement. Il vaut mieux l'interpréter métaphoriquement, comme prolongeant le vers précédent : cheval et cavalier font corps et, lancés au galop, ils ont la vélocité glissante des félins et des reptiles.

v. 17. Le premier hémistiche est parallèle à celui du v. 12, sauf qu'ici c'est le serment (*la-'amri*) qui sert de cadre à l'accusation de vilénie (*'aḥbaṭtumā*). Selon la *Ġamhara nafr* a ici le sens de *munāfara*. *Nafr* est en effet le nom d'action du verbe *nafara*, qui, par rapport au verbe réciproque implicite *nāfara-hu* (« se disputer avec quelqu'un sur une question d'honneur »), marque la *muḡālaba*, c'est-à-dire le fait de l'emporter sur lui dans cette dispute. Cette famille lexicale désigne la querelle d'honneur, que l'on doit d'abord vider dans les conseils. En décidant de s'en prendre à ses alliés, ils vont trop vite en besogne (*'asra tumā* « vite fait », que nous avons transposé en « bon

marché », d'où l'orgueilleuse affirmation identitaire du vers suivant (« Avez-vous donc oublié qui j'étais ? »).

v. 18. Jeu de mots entre *'abī* « mon père » qui commence le premier hémistiche et *'abā* « il a rejeté » qui commence le second. La généalogie de Ĥidāš, telle que donnée par la *Ġamhara*, Ĥidāš b. Zuhayr b. Rabī'a b. 'Amr b. 'Āmir désigne 'Amr b. 'Āmir comme son arrière-grand-père. Ibn Qutayba (*op. cit.*, p. 151) dit son grand-père (*ġadd*). Cela vient rappeler qu'en arabe les relations « père de... » et « fils de... » s'interprètent de manière transitive, c'est-à-dire comme « ascendant de... » et « descendant de... ». *Al-Ḍahyā'* est le nom du cheval, qu'il désigne, comme féminin de *'adḥā*, tout à la fois comme une jument et, sans doute, par la couleur de sa robe (« claire »). Le vers 18 relève de l'argumentation par l'exemple : l'exemple de mon grand-père aurait dû vous dissuader de vous en prendre à mes alliés.

v. 19 Selon la *Ġamharat al-'ansāb*, citée par l'éd. Ġubūrī, les Ĥuzayma appartiennent aux Banū Ḍubayān, et sont des alliés des Banū Muḥārib. Les Ĥuḍr, par leur généalogie, se rattachent également aux Muḥārib (Banū Mālik b. Ṭarīf b. Ḥalaf b. Muḥārib). 'Āqiba est donné comme un nom de lieu. Malgré le silence de nos différentes éditions, il s'agit sûrement d'un épisode de la guerre intertribale déclenchée par « la journée de Šuwāḥit ».

v. 20. Le verbe *kallaḥa* étant doublement transitif (« charger quelqu'un de quelque chose »), il est susceptible d'un passif simplement transitif. Le rejet de la charge est justifié par le fait qu'il n'y a ici aucune relation d'aucune sorte, ni de parenté, ni d'alliance, directe ou indirecte.

v. 21. Toutes les autres éditions du texte donnent *na'kuluhu bāṭilan* (au lieu de *ta'kuluhu*) avec, pour deux d'entre elles (Ġubūrī et Waṣīfī/Hādī), la paraphrase *yaḍḥabu damuhu hadran* (« son sang sera versé impunément »). Notre édition de la *Ġamhara* lit Baġla, que *LA* (art. BĠL) donne comme une tribu yéménite, bien que descendante de Ma'add. Comme on ne voit pas bien ce qu'une tribu du Yémen viendrait faire ici, la lecture Buġayla, faite par les autres éditions du texte, paraît préférable. *LA* (art. BĠL) indique que c'est le diminutif de (Banū) Baġla, tribu (*ḥayy*) des Qays 'Aylān ou fraction (*baṭn*) des Sulaym, ce qui est géographiquement satisfaisant, même si aucun éditeur ne se hasarde à un commentaire... Le diminutif est ici évidemment péjoratif.

v. 22. Vers parallèle au v. 20, en ce qu'il commence par les mêmes mots : *'ukallaḥu qatlā...* Le commentaire fait au v. 24, à propos de Ġasr, par l'édition Ġubūrī, « il s'agit de Ġasr b. Muḥārib auquel le poète a été chargé de faire la guerre pour venger les morts... » montre que le *taklif* (la charge) n'est pas le même. Au v. 20, si du moins on considère qu'il prolonge le v. 19, il s'agit de payer le prix du sang versé, au v. 22 de venger des morts. Le second hémistiche est encore une métaphore. L'édition Ġubūrī indique qu'il existe une expression *ḥāḍā 'amr lā yuṭaffā 'alayhi qidrī* (« c'est une chose sur laquelle ma marmite ne saurait prendre appui ») : le verbe *ṭaffā* est dérivé du nom *'uṭfiyya*, pl. *'atāfiyy*, qui désigne les points d'appui, pierres ou trépied métallique, de la marmite. Elle l'explique d'abord par une autre expression métaphorique *'ay lā tabruku 'alayhi 'ibli* (« c'est-à-dire sur laquelle mes chameaux ne sauraient baraquer ») puis par l'expression *'ay lā 'a'taddu bi-hi wa-lā 'urīduhu* (« c'est-à-dire sur

laquelle je ne compte pas et que je ne veux pas »). L'expression semble donc signifier une chose sur laquelle on ne saurait faire fond, ou sans fondement.

v. 23. Nāšib, selon la *Ĝamhara*, fait partie des Banū Dūbyān. Il s'agit donc d'un autre épisode de la même guerre intertribale. « Lance de Rodeina » (comme celle de Ḥaṭṭ) est synonyme d'excellence, même si l'on ne sait s'il s'agit d'un toponyme ou d'un anthroponyme (cf. Boudot-Lamotte 1964 sous RDN).

BIBLIOGRAPHIE

- 'Aš'ār al-'Āmriyyīn al-Ġāhiliyyīn,
1982 éd. 'Abd al-Karīm 'Ibrāhīm Ya'qūb, Lattaquié, Dār al-Ḥiwār.
- BLACHÈRE, R.
1952 *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e siècle de J.C.*,
1946 vol. I, II et III, Paris, Adrien-Maisonneuve.
1966
- BOUDOT-LAMOTTE, A.
1964 « Lexique de la poésie guerrière dans le *dīwān* de 'Antara b. Šaddād al-'Absī », *Arabica* 11/1, 19-56.
- The Cambridge History of Arabic Literature* (CHAL),
1983 *Arabic Literature to the End of the Umayyad Period* edited by Beeston, A.F.L.,
Johnstone, T. M., Serjeant, R. B., Smith, G. R. Cambridge University Press.
- EP = Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, 1960, Leyde, E.J. Brill.
- GAUDEFROY-DEMOMBYNES, M.
1969 *Mahomet*, Paris, Albin Michel, coll. L'évolution de l'Humanité, 1^{ère} éd.,
1957.
- GILLIOT, Cl.
2001, « Poète ou prophète ? », dans *Paroles, Signes, Mythes. Mélanges offerts à Jamal Eddine Bencheikh*, édité par Floréal Sanagustin, Damas, IFEAD, p. 331-396.
- IBN FĀRIS, Abū l-Ḥusayn Aḥmad Ibn Fāris
1964 *al-Šāḥibī fi fiqh al-luġa wa-sunan al-'arab fi kalāmihā*, éd. Moustafa el-Chouémi,
Beyrouth, A. Badran & Co Coll. Bibliotheca philologica arabica, publiée sous la
direction de R. Blachère et J. Abdel-Nour, vol. 1.
- IBN AL-NAḤḤĀS, Abū Ja'far Ahmad b. Muhammad al-Naḥḥās
1973 *Šarḥ al-qaṣā'id al-tis' al-mašhūrāt*, éd. Aḥmad Ḥattāb, 2 vols. Bagdad : Dār
al-ḥurriyya li-l-tibā'a et Maṭba'at al-ḥukūma.
- IBN QUTAYBA
s. d. *Al-ši'r wa-l-šu'arā'*, 1^{ère} éd. Constantinople, 1282H [réimp. Beyrouth, 'Ālam al-
kutub].
- IBN RAŠĪQ, Abū 'Alī al-Ḥasan B. Rašīq al-Qayrawānā al-'Azdī al-'Umda
1972 *al-'Umda fi maḥāsīn al-ši'r wa-'ādābihi wa-naqḍihi*, éd. Muḥammad Muḥyi
al-dīn 'Abd al-Ḥamīd, Beyrouth, Dār al-Ġīl.

- KAHLE, P.
1947, 1959 *The Cairo Geniza*, Oxford, Basil Blackwell.
- LARCHER, P.
2000 *Les Mu'allaqāt. Les Sept poèmes préislamiques*, préfacés par André Miquel, traduits et commentés par Pierre Larcher, Saint-Clément de Rivière : Fata Morgana, coll. « Les immémoriaux ».
2002 « L'expression de l'autre et de l'ailleurs en arabe classique », *Arabica* 49/4, 494-502.
2004a *Le Gueux de mirages. Cinq poèmes préislamiques d'al-A'shâ Maẓmûn, 'Abîd b. al-Abras et al-Nâbigħa al-Dhubẓânî*, traduits de l'arabe et commentés par Pierre Larcher, Paris et Arles, Sindbad/Actes Sud, Petite bibliothèque de Sindbad.
2004b « Théologie et philologie dans l'islam médiéval : relecture d'un texte célèbre de Ibn Fâris (X^e siècle) », version écrite de la communication au colloque *Le discours sur la langue dans les régimes autoritaires*, Le Louvain, Neuchâtel, Suisse, 2-4 octobre 2003, *Cahiers de l'ILSL*, n° 17, 2004, Université de Lausanne, p. 101-114.
- QURASĪ, Abū Zayd Muḥammad Abū l-Ḥaṭṭāb al-Qurasī
s. d. *Ġamharat 'Aš'ār al-'Arab fī l-Ġāhiliyya wa-l-'islām*, éd. 'Alā Muḥammad al-Baġāwī, Le Caire, Dār nahḍat Miṣr li-l-ṭab' wa-l-našr, 2 vol.
- Ši'r Banī 'Āmir (min al-ġāhiliyya ḥattā al-'aṣr al-'umawī 132H)*
1995 éd. 'Abd al-Raḥmān Muḥammad al-Waṣīfī et Ṣalāḥ al-dīn Muḥammad al-Hādī, vol. 2, Médine.
- Ši'r Ḥidāš b. Zuhayr*
1986 éd. Yaḥyā al-Ġubūrī, Maṭbū'āt Maġma' al-luġa al-'arabiyya bi-Dimašq, Damas.
- TIBRĪZĪ, Abū Zakariyā Yaḥyā b. 'Alī b. Muḥammad b. al-Ḥasan b. Muḥammad b. Mūsā al-Šaybānī al-ma'rūf bi-Ḥaṭīb al-
1964 *Šarḥ al-Qaṣā'id al-'Ašr*, éd. Muḥammad Muḥyī l-dīn 'Abd al-Ḥamīd, Le Caire, Maktabat Muḥammad 'Alī Ṣubayḥ.
- WEIPERT, R.
2002 *Classical Arabic Philology and Poetry. A Bibliographical Handbook of Important Editions from 1960 to 2000 / Klassisch-Arabische Philologie und Poesie. Ein bibliographisches Handbuch wichtiger Editionen von 1960 bis 2000*, Handbook of Oriental Studies / Handbuch der Orientalistik, vol. 63. Leyde, Boston, Cologne, Brill.
- ZAWZANĪ, Abū 'Abdallāh al-Ḥusayn b. Aḥmad al-Ḥusayn al-
1963 *Šarḥ al-Mu'allaqāt al-sab'*, éd. Muḥammad 'Alī Ḥamd Allāh, Damas, al-Maktaba al-Umawiyya.